

Le drake était le véritable seigneur de ces îles rocailleuses et salée. Plus haut que les rares chevaux importés du continent, il était engoncé dans une armure d'écailles noir de jais qui l'avaient jusqu'ici protégé de la vindicte des deux-pattes, les seuls habitants de l'archipel à contester sa suprématie. Ils avaient tous échoué, jusqu'ici, si ce n'est à érafler à grand peine les plaques hérissées de piques de son échine avec leurs bâtons à grande dent. L'intelligence certes limitée mais structurée du saurien lui faisait classer ceux-là parmi les rivaux potentiels, mais des rivaux intéressants, qui s'entouraient de troupes de ces bêtantes choses à robe blanche frisée, dont le sang était si chaud, et la chair si tendre. La viande des deux-pattes était elle bien trop dure et puante, mais c'était un moindre mal à subir pour bien montrer qui était le dominant et qui étaient les dominés désormais. L'archipel était son terrain de chasse parfait, suffisamment pourvu pour satisfaire sa faim insatiable.

Ce matin là, il avait perçu avec un plaisir non dissimulé les cris hésitants d'une de ces bêtes passives, à peine quelque dizaines de mètres en amont de sa tanière. La lande dormait encore, alors que le faux-jour s'installait avec son habituelle grisaille maussade. La silhouette indistincte du soleil peinait s'élever. Les quelques neiges qui étaient tombées durant la nuit n'étaient pas parvenu à recouvrir la dominante mauve-rouge du décors naturel de roche et de plantes résistantes. Le froid se faisait pourtant partout sentir, et une fine bruine s'étendait, chassée par le vent.

Le drake s'était élancé dans les airs, propulsé par ses ailes membraneuses, longues chacune de trois bons mètres. Sa queue sinueuse, pourvue d'une longue suite de dards effilés prenant naissance à la base de son cou musculeux, faisait l'effet d'une redoutable traîne. Son piqué avait littéralement écrasé le mouton, broyant les os chétifs sous sa masse. Taillé pour la chasse, le corps musculeux du prédateur se révélait une phénoménale machine de destruction. Ce fut un régal, les dents fines et acérées du drake déchirant sans vergogne le ventre mou de sa proie agonisante, maculant sa gueule de sang fumant.

L'animal lâcha un cri de rage et de surprise soudain quand un volatile au bec brillant le percuta avec force. La flèche à tête d'acier dentelé pénétra profondément la chair, à la jonction entre l'épaule et le cou, profitant d'une peau bien moins épaisse ici que sur les flancs ou le crâne de la créature. Le saurien se redressa de toute sa stature, humant l'air à la recherche de l'impudent deux-pattes qui avait osé. Emporté par sa faim, il n'avait pas remarqué l'odeur dissimulée parmi les rochers d'une de ces désagréables créatures dressées sur leurs membres inférieurs. Contrairement à ceux qu'il avait jusqu'ici rencontré, celui-ci semblait avoir mâtiné volontairement son fumet de senteurs végétales fortes. Il en fallait bien plus pour tromper le flair du drake.

Rugissante, la créature ailée se souleva sur ses quatre autres courtes pattes. Par malchance, ou bien par un extraordinaire talent de l'archer, un nouveau trait vint frapper le drake, s'enfonçant sans résistance dans l'un de ses cruels yeux noirs. A demi-aveuglé, et fou de douleur, il perdit toute prudence. Ses griffes tranchantes déchirèrent la terre gelée, parsemée des neiges de la nuit. Sifflant et crachant vers son adversaire, il chercha à s'élever, frappant l'air de ses ailes.

Une autre flèche troua son aisselle dévoilée, le rappelant aux lois de la gravité. La chute sonna le saurien. Aucun ennemi jusqu'alors ne l'avait à ce point désorienté, encore moins blessé. La douleur l'étourdissait, comme le sang coulait à flots noirs de son orbite déchirée. La colère l'emporta sauvagement sur la surprise. Sa haine prenant corps dans son cri, il fondit toutes gueule dehors sur la cachette de l'archer.

Celui-ci prit la fuite à toutes jambes. Il ne faisait pas le poids à la course contre le drake, quand bien même ce dernier se voyait durement affaibli. Mais avant que le prédateur ne puisse l'atteindre, le deux-pattes s'enfonça dans un bosquets de pins de cendres. Les conifères à robe grise le cachèrent à la vue de l'oeil restant du saurien. Celui-ci plongea à sa suite, mais une nouvelle surprise l'arrêta.

L'odeur tenace des arbres laissa la place à celle, plus attirante, des bêtes bêtantes. Étonné, le drake s'attendit presque à trouver tout un troupeau sous le dôme épineux des pins. Il progressa plus lentement, le corps rassemblé, près à bondir au moindre signe de danger. Il avait perdu la trace de

l'archer. La douleur, si inhabituelle, ne cessait d'augmenter. Il commença à avoir grand peine à faire obéir sa lourde carcasse tandis que sa queue battait frénétiquement l'air, prise se spasmes incontrôlables.

Ce qu'il découvrit le désorienta plus encore. En un tas exhalant une senteur obsédante, des abats étaient mêlé aux cadavres saignants de moutons. L'oeil désormais unique du drake se dilata alors que l'odeur envahissait ses narines, effaçant toutes les autres. Une bave épaisse mêlée de sang noir s'échappa d'entre ses crocs. Narines frémissantes, il approcha prudemment la gueule de l'offrande, drogué par l'insistant fumet de la viande encore fraîche.

Il ne comprit que trop tard la ruse. L'on ne trouvait pas de réserve de viande cachée dans les bosquets, il s'en serait douté. Mais tout à son appétit dévorant, il s'était laissé prendre. Un son inhabituel, comme une branche qui se brise sèchement, l'alerta.

L'arbre taillé percuta le saurien de plein fouet alors qu'il se retournait, instinctivement. La force du balancier, ajoutée au poids du bélier improvisé, propulsèrent la presque demi-tonne du drake, le décollant du sol sans effort. Sa chute abattit un pin proche, le rompant dans un craquement sec que le hurlement de souffrance émis par sa gorge ne parvint pas à couvrir. Le puissant prédateur tenta bien de se rétablir, mais il se rendit vite compte que toute une partie de ses membres ne répondaient plus, privés de toute force. Jamais jusqu'à cette rencontre il n'avait ressenti ainsi sa chair sous les écailles, et pour la première fois, il connut la crainte. Son instinct sauvage le poussait à tenter encore et encore de se relever, mais chaque mouvement était un calvaire. Son aile gauche pendait lamentablement, de même que sa patte avant du même côté, brisée en un angle impossible...

Le drake siffla de colère.

Un autre cri lui répondit, mêlant triomphe et défi ; un hurlement issu d'une gorge étroite de deux-pattes.

Le prédateur tendit le cou vers la source du rugissement. Sous son oeil noir de haine se tenait un humain sale, au poil foncé. Ses bras massifs étaient nus, tandis que ses épaules étaient protégé par cette étrange peau roulante et brillante que le drake avait déjà pu parfois remarquer sur d'autres deux-pattes. Cela se révélait dur à déchirer, et désagréable autant à mâcher qu'à avaler... D'autres peaux recouvraient son torse et ses jambes.

— T'vois ? Moi aussi j'peux gueuler, s'amusa l'humain.

Ses poings nus serraient chacun une hache à long manche. Leurs têtes larges se révélèrent assez efficace pour fendre un jeune pin... ou un crâne trop épais. Un arc de belle facture, aux reflets ivoires, pendouillait dans son dos, dans un carquois auquel manquait sans aucun doute les traits qui avaient lancé le duel.

— Tu fais foutrement moins le drôle, pas vrai ? T'as vraiment pas d'pot d'être tombé sur moi, mais rassures-toi, t'es pas le premier à t'être fait avoir comme un bleu.

Le prédateur se ramassa, au mépris de la douleur, tandis que l'humain fanfaronnait. Apparemment, le deux-pattes semblait sûr de sa réussite. Le sang noirâtre qui se s'échappait de l'orbite du drake devait lui sembler suffisant pour se voir vainqueur. Sans prudence aucune, il se rapprochait de sa prise, une hache posée négligemment sur l'épaule, l'autre nonchalamment abaissée.

Tout alla très vite.

Trop vive pour que l'oeil la suive, la queue du drake se détendit, fouettant vers le visage de l'humain. Mais celui-ci parvint par quelque réflexe que le prédateur n'avait pas soupçonné à s'en défaire en roulant hors de portée... mais pas assez pour que la gueule hérissée de crocs ne le menace.

Savourant déjà le sang de son adversaire, le saurien fit claquer ses mâchoires.

Il ne rencontra que le vide.

La vision de son oeil unique se teinta d'un rouge éclatant alors qu'une douleur nouvelle éclatait dans son crâne. Il n'eut pas le temps de se retirer. L'humain, qui s'était à nouveau défait de la trajectoire d'attaque, rabattit sa seconde arme sur la nuque offerte, juste sous l'écaille qui protégeait l'articulation. L'acier s'enfonça profondément, taillant chair et os.

Toute vie s'éteignit dans le regard autrefois fier du seigneur ailé de l'archipel des Soeurs Rouges.

Les Soeurs Rouges se composaient de plus d'une quarantaine d'îles dont la principale particularité était la roche rouge-noire qui donnait son nom à l'archipel. Les récifs, les bancs de sable et les forts courants faisaient de ses côtes un lieu à éviter pour tout navigateur sain d'esprit. Seuls les habitants du crû connaissaient les passages sûrs qui permettaient d'aller d'île en îlot. Ils y vivaient de pêche, d'élevage de mouton, et de choses bien moins recommandables.

Sur le continent, la réputation des Soeurs Rouges n'était plus à faire. Pilleurs d'épaves, pirates ou contrebandiers, les îliens étaient unanimement détestés des côtes kaer, au sud, jusqu'aux lointains Fjords du nord. Le Royaume côtier de Duarnaigh les avait même très longtemps tiré à vue, et les affrontements avaient vu leurs lots de sang et de tripes tacher les flots gris.

Toutefois, au long des vingt dernières années, sous l'égide d'Haedric, les îliens s'étaient semble-t-il assagi. Bien entendu, quelque capitaine faisait encore parfois sa forte tête, pillait quelque village côtier et s'en allait rencontrer dès son retour les flots déchaînés de la Falaise Pourpre. Ce point, le plus haut de toute l'archipel, avait gagné sa renommée au nombre de condamnés qui étaient venus s'écraser à ses pieds depuis la colonisation de l'archipel.

Les rares chefs de guerre suffisamment malins pour rassembler tous les turbulents capitaines des Soeurs derrière leur bannière avaient élu domicile sur un large bras de terre qui s'étirait à quelques kilomètres de la falaise et rompait les flots, formant une baie naturelle. Leur fortin de granit et de bois en dominait l'extrême limite, battu par les vents et les marées. C'est ici qu'Haedric tenait sa cour.

Mais bien avant que n'apparaissent devant lui les murailles de fortune de Fort-Pillard, Morne avait serpenté un long moment entre les baraques de bric et de broc qui constituaient le centre du pouvoir îlien. Puant la merde salée et la vase, la ville qui s'était lentement érigée sur l'avancée de terre était manifestement synonyme du peu de respect communautaire dont faisait preuve les îliens. Boueuse, encombrée de débris en tout genre, les rues auraient repoussé un envahisseur par leur simple odeur.

La lumière chiche du faux-jour et le crachin envahissant n'arrangeait pas non plus la trogne déjà délabrée des lieux. Aussi sinistres et balafrees que leurs habitants, les bicoques de bois flotté menaçaient à tout instant de rompre à la prochaine rafale de vent un peu forte. Les cieux ne se lassaient d'ailleurs pas de lâcher leurs quintes de toux frénétiques sur ce bouge nauséabond, charriant l'odeur jusque dans les moindres celliers.

Lorsqu'il avait posé le pied sur le ponton, le premier jour, Morne avait failli recracher son petit déjeuner séance tenante. Ce n'était pourtant pas une « lopette » comme les îliens qualifiaient souvent les gens du continent qui avaient l'immense privilège de pouvoir un jour découvrir la voluptueuse atmosphère de Fort-Pillard. Il n'en était pas à sa première embrassade avec les docks de la « capitale » des Soeurs. Chaque fois, son estomac n'avait trouvé que cette méthode acide pour imaginer sa joie. Seuls les natifs semblaient réussir à faire parfaitement abstraction de cette odorante particularité.

Avant de parvenir à la longue allée cernée de roches qui menait au fortin, Morne traversa ce qui ressemblait le plus à une criée, un marché ouvert. Malgré les minuscules gouttes de pluie qui s'agglutinaient sur les visages, alourdissant les chauds manteaux de laine, y résonnaient les hurlements stridents d'une meute terrifiante de femmes de pêcheurs venues là tenter de refourguer les prises de leurs époux. Les étals branlants se garnissaient de toutes sortes et toutes tailles de poissons et de crustacés, de l'araignée de mer au thon gris, en passant par les palourdes, moules, lous, morues, lottes et même, au grand étonnement de Morne, un espadon. Il s'y mêlaient de rares présentoirs vantant quelque miche de pin sec, ou encore quelque gigot rachitique d'agneau fraîchement égorgé. Une fois traversé la criée, le visiteur portait la trace de son passage à Fort-

Pillard jusque dans les tréfonds de vson caleçon, le fumet caractéristique imprégnant le tissu même sous cinq autres couches. Même le métal se mettait à arborer une légère senteur marine.

Morne contourna les étalages à grandes enjambées. Un lourd sac de jute était lestement jeté sur son épaule gauche, retenu par une bandoulière de cuir. Le fond de la toile détrempeée se matînait de rose tirant sur le carmin. Conjugué à sa haute stature, aux haches qui patientaient à sa ceinture et à son air maussade, cette petite touche sanguinolente lui ouvrait le chemin dans les travées du marché. Il s'arrêta toutefois pour s'offrir une petit miché de pain de seigle aux pignons de pin pour un prix défiant les lois du commerce. Un grognement profond, accompagné d'un regard noir, lui offrirent une ristourne appréciable.

Malgré tout, le goût fade de ce repas improvisé provoqua en lui l'envie irrépressible de retourner farcir le boulanger de ses propres créations. Il s'en retint. L'affaire qui le ramenait ici lui vaudrait de quoi être à l'abri du besoin pour une année voire plus.

*De quoi m'offrir une année de vin et de filles dans une bonne auberge chaude, à l'abri... et loin de ces foutues îles et de leurs tarés d'habitants. P't'être même que j'passerais revoir ce vieux salaud d'oncle Dwayn. Doit sacrément avoir pris comme gras depuis la dernière fois...* se murmurait-il en repensant à l'or promis.

Du grabuge au marché pourrait lui valoir de perdre une partie de cette prime inespérée.

Les premiers mètres de l'allée menant au positions fortifiées étaient gardés par deux sentinelles, revêtues de longs manteaux en toile cirée. Leurs lances posée contre le bois gonflé de pluie et d'eau de mer de la guérite qui les abritait, ils réchauffaient leurs mains au dessus d'un brasero accueillant. Morne fit semblant de passer sans leur prêter attention, espérant que les deux veilleurs préféreraient le laisser continuer plutôt que de se risquer sous le crachin. Mais ce fut sans compter sur le zèle de l'un des deux. La sentinelle se leva d'un bond, oubliant sa lance.

— Toi, là ! Personne y passe sans nous donner son nom et la raison pourquoi qu'il vient !

Morne s'arrêta, levant le visage au ciel avant de se retourner vers le gars, un rougeaud au pif écrasé, aux petits yeux rapprochés. Il laissa glisser le sac de jute de son épaule, et le délia tout en avançant vers la sentinelle. Ce faisant, le comparse s'était rapproché de son épieux, et le pointait désormais en direction du visiteur.

— V'là la raison d'ma venue, trouffion. (Morne plongea la main dans le sac et en tira le trophée sanguinolent et puant qui y sommeillait, l'exposant à la vue des deux hommes.) Alors, t'veux y goûter toi-même ou bien ça t'suffit ?

La sentinelle recula précipitamment à la vue de la gueule défoncée du drake, manquant s'empaler le postérieur sur la pique tendue de son compère. Loin de trouver cette scène cocasse, Morne se contenta de renvoyer la preuve au fin fond de son écrin de toile rêche. Le garde marmonna un vague assentiment alors que Morne faisait mine de reprendre son chemin. Les deux hommes firent vite semblant d'oublier ce qu'ils venaient de voir, laissant au traqueur route libre vers le fortin.

Dans la salle basse régnait une chaleur étouffante, baignée de relents de bière, de sueur et de bois à brûler. C'était autant un lieu de rassemblement qu'un lieu de vie, où tous les hommes fidèles à Haedric pouvaient aller et venir sans crainte. Ici ils buvaient, mangeaient, discutaient et chantaient, dormaient et procréaient même, pour certains. Parmi les larges silhouettes des capitaines et des guerriers qui reconnaissaient Haedric comme leur souverain, des femmes, esclaves pour la plupart, erraient, le visage fermée. Beaucoup d'entre elles avaient été ramenées ici pieds et poings liées, sur le pont d'un des nombreux navires à fond plat et bas de la flotte d'Haedric. Toutes partageaient le souvenir douloureux de relations forcées, de cavaliers aux visages oubliés, de douleurs et de tourments. Elles avaient depuis longtemps perdu tout espoir d'échapper à la servitude. Leur rôle en ces lieux était de satisfaire au moindre désir de cette sauvage assemblée, qu'il s'agisse d'alcool ou de plaisir plus charnel.

La clique d'Haedric se composait de tout ce que les Soeurs Rouges comptaient de soudards et de barbares de la pire espèce. Ici, le moindre désaccord se réglait au couteau, et se finissait par le décès prématuré de l'un ou l'autre des plaignants. C'était la loi en vigueur, la loi du plus fort. Et il fallait assurément être celui dont la poigne était la plus féroce pour tenir la bride à cette bande de molosses.

Haedric possédait une telle poigne. Son règne avait commencé par une sanglante journée durant laquelle il avait méthodiquement jeté du haut de la Falaise Pourpre les partisans de son prédécesseur, étripé de ses mains. Dans sa jeunesse de capitaine, il avait razié et pillé jusqu'à accumuler plus de butins et de femmes que n'importe quel autre. Il avait ainsi gagné le respect de ses pairs, et terrorisé des années durant toutes les côtes à sa portée. Aujourd'hui encore, les villages de pêcheurs maudissaient son nom pour le sang qu'il avait versé.

La plupart des esclaves qui servaient en sa demeure étaient *ses* femmes, capturées lors de ses rapines.

Bien que son navire ne quitte plus que très rarement la crique de Fort-Pillard, il était encore un chef respecté, et une montagne d'homme. Haut de près de deux mètres dix, et large comme un tonneau, son visage couturé inspirait toujours la crainte, même chez des hommes qui avaient pourtant plongé leur couteau dans le coeur d'un autre en le regardant dans les yeux. Son regard délavé ne se paraît jamais de la moindre expression et son poil grisonnait, lui donnant l'air d'un loup vieillissant.

Mais les années avaient passés depuis sa jeunesse, et son pouvoir n'était plus aussi bien assis qu'il l'avait été autrefois. De plus en plus de capitaines faisaient bande à part, pillant pour leur propre compte.

Les ravages provoqués par le drake n'avaient fait qu'attiser les ambitions diverses. C'est pourquoi Haedric avait fait appel à Morne et à sa réputation. Car Morne n'était pas un chasseur comme un autre, il faisait partie d'un groupe disparate dont les origines remontaient aux bâtisseurs duarns : Les chasse-terreurs.

Par le passé, les chasse-terreurs parcouraient les frontières et éliminaient les bêtes qui freinaient l'expansion des colons. Il se raconte même qu'ils luttèrent pied à pied avec les derniers dragons. Désormais, ils erraient où bon leur semblait, monnayant leurs talents contre des espèces sonnantes et trébuchantes.

Morne était le meilleur d'entre eux, de son propre avis.

Les deux lourds battants de porte vinrent claquer contre la pierre sombre dont étaient faites les fondations de la longue mesure. Une chiche lumière grise se répandit dans la pièce enfumée et sans autre fenêtre que de rares ouvertures dans le chaume du toit. Morne resta là quelques instants, satisfait de cette entrée théâtrale. La brume qui commençait à tomber lui faisait un étrange manteau, le transformant presque en spectre venu chercher vengeance. Mais il n'en était rien, il ne faisait que chercher son dû.

Toutes les discussions cessèrent, s'étouffant dans les gorges. Tous les regards, lourds d'alcool pour nombre d'entre eux, se posèrent sur le nouveau venu. Une tension palpable s'installa, empestant l'air.

— Salutations, les gars. (Morne passa sa main libre sur sa joue rendue rêche par une barbe de quelques jours. Elle ne parvenait toutefois pas à cacher les cicatrices qui le marquait, dont la plus longue lui barrait la tempe gauche de l'oreille jusque sous les cheveux.) Et bien, quel accueil. Je m'attendais à quelques vivats, des bravo, des hurrahs, bref, de la joie...

Mais rien de tout cela ne vint. Pire encore, la tension sembla atteindre son apogée.

*Merde quoi, qu'est-ce que j'ai bien pu foutre pour qu'ils tirent tous cette foutue tronche ?*

Le chasse-terreur aperçu enfin la massive silhouette d'Haedric. Le géant s'extirpa de son « trône », un espace de larges coussins, placé sur une estrade qui lui permettait de dominer son assemblée. Le roi des Soeurs Rouges fendit croisa les bras sur son poitrail nu, couvert de peintures rouges, à la manière des raegheds. Morne prit cela pour une invite, et s'avança vers lui. Tous s'écartaient devant lui, mais les expressions teintant les visages n'auguraient rien de bon...

Lorsqu'enfin, il parvint à la hauteur du seigneur des Soeurs, il réalisa une nouvelle fois à quel point

le colosse le dominait en taille et en muscle. Haedric n'avait pas l'air réjoui de retrouver le traqueur. Morne se rendit rapidement compte que le cercle se refermait autour de lui. Il était fait, mais ne comprenait pas encore pourquoi. Il choisit d'attaquer le premier.

— J'ai rempli mon engagement, déclara-t'il en laissant tomber le sac de jute.

La tête tranchée du drake roula sur le sol. Son aspect redoutable et sa taille, proche de celle du torse d'Haedric, firent passer un vague frisson parmi la foule, pourtant composée de soudards habitués aux massacres. Morte, la bête gardait toute sa magnificence, son oeil noir et profond dardant une certaine malignité. Le crâne vint s'arrêter au pied de l'estrade où se tenait Haedric. Le chef de guerre y adressa un regard désintéressé, puis releva les yeux sur Morne.

*Ça, c'est très mauvais*, prédit intérieurement le chasse-terreur. Mieux valait ne pas tenter de choses stupides.

— Merci pour ce présent.

La voix rauque d'Haedric frappa comme le tonnerre, puis le silence reprit ses droits. Morne jeta un regard derrière lui. Il s'était attendu à un discours plus élaboré. Décidément, cette ambiance ne lui disait rien qui vaille.

— Hm, ce fut un plaisir. (Après un instant d'hésitation, Morne ajouta :) Et si on parlait de ma rémunération, maintenant ?

— Il n'y en aura pas.

Une boule désagréable se forma dans la gorge de Morne. *Foutre de foutre... Et le pire, c'est que je peux même pas protester, où ces bâtards me transforment en saucisson...*

— J'peux au moins savoir pourquoi ? tenta-t'il pour gagner du temps et réfléchir à un plan de secours.

*J'suis dans la panade là. Encerclé. Pas de portes proches. J'pourrais réussir à en avoir un ou deux, voir même Haedric si j'suis assez rapide, mais y m'passeront au fil de l'épée. Réfléchis, Morne, réfléchis, trouve un putain de truc et sors-toi de ce merdier.*

Haedric ne lui en laissa pas la possibilité. Il prit à partie ses hommes qui resserraient le cercle derrière Morne.

— Ce p'tit salopard ne manque pas d'souffle, trouvez pas ? (Haedric quitta son immobilité pour se laisser glisser de l'estrade. Morne ne put reculer, bloqué par la meute du chef de guerre.) J'avais pas franch'ment envie d'payer ta p'tite tronche quand t'as foutu les pieds chez moi, Morne. J'savais qu'ta foutu vanité te ferait faire le boulot sans te rendre compte que l'offre était trop belle...

*Foutu enculé... J'me suis fait avoir jusqu'à l'os.* Morne tint malgré tout le regard du colosse. Les prunelles sombres d'Haedric suintaient le meurtre. Cela ne collait pas franchement avec sa précédente déclaration. Le chef de guerre aurait dû être satisfait que le contrat soit rempli, pas empli de colère.

Le poing massif d'Haedric percuta avec un bruit claquant la mâchoire de Morne. Le traqueur eut l'impression que ses dents s'offraient un voyage à l'intérieur de sa gorge. C'était d'ailleurs peut-être vraiment le cas pour certaines d'entre elles. Derrière un voile rouge qui troublait sa vision, il surprit enfin la raison qui allait lui offrir l'occasion de passer un sale quart d'heure, voire pire. Elle se tenait derrière une tenture, à demi-dissimulée, mais ne manquant rien de la scène.

— J't'ai offert de dormir sous mon toit, comme tout bon hôte se doit, mais jamais de toucher à mes affaires, fils de putain. (Haedric ponctua cette insulte d'un nouveau coup de poing qui, malgré la maille protégeant l'abdomen de Morne, souleva l'estomac du traqueur. Un pied appuya derrière son genou, le prosternant de force.) Et toi, sans vergogne, t'pensais pouvoir te la taper sans que personne te dise quoi que ce soit, hein ?

Haedric lui martela le visage de trois directs phénoménaux. Morne cru que sa nuque allait rompre sous le choc, mais elle tint bon. Chancelant, le traqueur recracha tout le sang qui avait envahi sa bouche. Deux hommes lui tenaient les bras, l'empêchant de se défendre. Il était fichtrement foutu pour le coup.

— J'la comprend, t'sais... (Il réussit à cligner suffisamment des yeux pour voir la barre des

sourcils d'Haedric se froncer devant cette impertinence.) Paraît qu'toi et ta clique, vous avez pas été aussi bien doté à l'endroit qu'aiment les dames qu'votre carcasse le laisserait penser. Question d'alim...

Le colosse ne lui laissa pas le temps de finir. Tel un marteau, le poing d'Haedric se leva et s'abaissa si vite que Morne ne le saisissait plus derrière le brouillard qui tomba sur son regard. Ce voile laissa bientôt place à une accueillant tourbillon de noirceur, mais pas assez vite au goût du traqueur...

Morne vogua de longs moments entre conscience et inconscience. Chaque fois qu'il se voyait proche d'émerger de cet état comateux, la douleur l'en empêchait. D'abord diffuse, elle remontait le long de ses membres, se rassemblait dans son torse, pour venir exploser dans son crâne. Son esprit retournait alors immédiatement dans sa cachette, loin dans les limbes du sommeil. Il se réfugia dans des rêves évocateurs où une jeune femme au visage d'ombre marchait devant lui. D'elle, il ne percevait que l'éclat cuivré de sa chevelure ample et ses courbes lancinantes. Elle le fascinait. Lui se retrouvait jeune, naïf, errant dans la foule qui envahissait les rues de Lyserheim, à sa poursuite. L'équinoxe de Këthë, la lune verte, était alors son jour préféré. C'était une journée de chants, de danses, de contes et de ripailles, marquant la fin des moissons et la prochaine arrivée de l'hiver. Nēheshara la Blanche, déesse du blizzard et du givre, soufflerait bientôt plus encore qu'elle ne le faisait d'ordinaire sur les plaines vallonnées d'Erland. Oncle Dwayn ne cessait de répéter que d'hiver ou d'été, cela n'avait que peu de sens dans ces terres septentrionales. Il n'était d'ailleurs pas rare que la terre ne soit débarrassée des frimas que seulement deux lunaisons de Kēsha la Pâle, l'autre astre discernable au delà des cieux gris, sur les dix que comptait l'année.

Les gens du nord étaient aussi rudes que le climat de leur terre d'élection. Froids et austères en apparence, ils se révélaient chaleureux et fraternels à l'occasion. L'équinoxe de Këthë était la première de celle-ci.

Lyserheim jouissait d'un climat à peine plus agréable que les autres « cités » où siégeaient les rois, titre dont s'affublaient les différents chefs des sept clans dominants. Sise dans la baie du fleuve Lyser, cette ville-comptoir était accablée par les vents venus de la haute-mer. Les rafales s'engouffraient dans la bouche du fleuve, se heurtant aux masses d'air amenées par la puissante course du Lyser. Les tempêtes résultantes étaient presque aussi terribles que celles qui frappaient quasiment constamment l'île d'Eorn, plus au nord.

Toutefois, ce vent saisissant avait le mérite de retenir les rares vagues d'air chaud qui se perdaient dans ces latitudes, épargnant la baie de la glace qui saisissait chaque hiver les docks et les digues des ports septentrionaux. Lyserheim était donc la dernière étape sûre, le dernier port à l'abri de la blanche main de Nēheshara.

D'ordinaire, le marché couvert et ses longues travées sentait le sel, le bois brûlé et le poisson. Mais lors de l'équinoxe de Këthë, les minces trouées entre les étals de bois recelaient des senteurs plus rares, venus de contrées si exotiques au regard de Morne, qu'elles en devenaient pays légendaires. L'odeur forte de la saumure disparaissait sous les épices de Lyrth, débarquée de quelque bateaux aux lignes fines par des hommes à la peau grisée. Le fumet du poisson le cédait à celles, appétissantes, des saucisses de porc ou de mouton, des pains fourrés à la chair d'agneau ou, mieux encore, de la soupe de moules et d'oignons. Morne s'était découvert très jeune un goût très prononcé pour ce met de choix, une spécialité de Lyserheim que les femmes de pêcheur préparaient les jours de fête. Il n'avait pas grandi à Lyserheim, mais son oncle l'avait souvent amené ici, dans leurs périples. Ils en avaient fait leur lieu de villégiature, quand les affaires tournaient bien, ou qu'au contraire, ils mangeaient leur pain noir.

Il y avait tant à faire, tant à voir. Pourtant, plutôt que de déambuler tel un enfant comme les ans précédents, c'était derrière cette fille qu'il s'affairait, sans jamais pouvoir la rattraper.

La belle inconnue se retournait parfois. Il aurait alors juré que ses yeux invisibles ne se donnaient

qu'à lui. Elle avançait sans obstacle dans la foule amassée. Lui se heurtait sans cesse à quelque épaule ou torse qui le ralentissait. Il parvint presque à la rejoindre, mais sa main ne rencontra que le vide. Elle lui échappa encore. Un parfum de fleur la suivait comme une traîne.

Morne la héla, sans autre réponse qu'un visage tourné, invitation silencieuse.

Le jeune homme ne faisait plus attention aux marins débarqués, aux démarches chaloupées, aux marchands braillards de Duarnaigh ou d'Eirynn, aux riches commerçants d'Asùria drapés d'or et de soieries ou aux étranges voyageurs venus de rivages plus lointains encore.

La cohue se faisait plus forte encore alors que se profilaient les docks. Bâties en pierre dure, ils s'élevaient et rompaient les flots, accueillant tant de bateaux dissemblables que Morne aurait été bien en peine de tous les reconnaître. Il distingua toutefois, parmi les nombreuses barquasses à voile de pêcheurs, quelques nef remarquables. Parmi les knörr, navires à fond plat à rames et voile, couramment employés par les gens du nord, les raegheds et leurs voisins des Soeurs Rouges, quelques cogues duarniennes laissaient dépasser leurs voiles aux teintes pourpres. A l'extrémité des pontons, un lourd dromon écrasait de sa puissance les autres esquifs. Morne ne reconnut pas le symboles marquant les voiles ou les larges boucliers qui ceignait le bord du pont, mais ils les attribua à quelque noble commerçant d'Asùria. Enfin, fines et élancées, des jonques de Lyrth et d'Hoer-Zaerth dansaient au rythme des maigres vagues qui s'écrasaient sur les docks.

Quelques lointaines silhouettes s'affairaient sur le corps de ces géants des mers, lustrant les ponts ou déchargeant des marchandises qui s'arracheraient au marché couvert.

Un instant, le coeur de Morne s'arrêta. La belle n'était plus en vue. Nulle part ne se voyait sa chevelure aux reflets rouges. Même son parfum ne venait plus enchanter son coeur.

Il l'avait perdu dans la foule.

Éperdu, et se trouvant bien niais de s'être ainsi laissé emporté par cette inconnue dont il n'avait pas même vu le sourire, il resta ainsi, de longs instants, à contempler les navires. Il lui était étrange de se sentir alors si seul, alors qu'autour de lui s'affairait une véritable ruche.

La musique qui lui parvenait au loin, née d'une flûte et de tambourins, ne lui paraissait plus si entraînante. Les senteurs de viande, de pain et d'oignons fris n'étaient plus si appétissants.

Un soupire s'échappa de ses lèvres muettes.

Alors, il sentit une présence, dans son dos. Il n'avait entendu personne approcher. Ce devait être oncle Dwayn qui l'avait retrouvé, furieux qu'il lui ai faussé compagnie.

Mais alors qu'il se retournait, la main qui se posa sur son visage avec la douceur douloureuse d'une caresse inachevée.

Seuls les ténèbres, encadrés de cheveux cuivrés, lui retournèrent son regard surpris.

La vision se troubla. Tout était flou. L'ombre dominait, à peine rompue par une lumière qui n'avait rien de naturelle. Elle pénétrait, timide et diffuse, là où Morne se trouvait. Il la percevait à peine, derrière le voile de ses yeux à demi-clos. Il ne pouvait pas les ouvrir plus.

Cette fois, sa conscience ne recula pas, et la douleur le submergea. Chaque articulation, chaque os, lui semblait réduit à l'état de miettes de pain ranci. Le pire fut l'armée d'être minuscules qui avaient vraisemblablement décidé de forer des tunnels dans sa caboche. Le sang cognait à ses tempes, délestant des vagues douloureuses qui lui arrachèrent un gémissement.

La gorge sèche, il tenta de déglutir. Il manqua s'étouffer, ce qui réveilla de nouveaux brasiers à même la peau de son visage et de son cou. Le goût métallique du sang glissa sur son palet, l'informant sur l'état pathétique dans lequel il se trouvait.

*Enfoirés...* fut sa première pensée structurée.

Puis il comprit enfin pourquoi il avait l'impression fort marquante que son visage venait pelé pour qu'on puisse mieux regarder la bouillie qu'était devenu sa mâchoire. La nuance de ton gris qu'était la scène à ses yeux se voila un moment, et il sentit distinctement quelque chose d'humide sur sa chair à vif. Ce contact lui faisait l'effet de braises incandescentes lentement promenées à même la peau.

Au prix d'un effort, il écarta la main de son tortionnaire du bras, gémissant lorsque ses muscles contusionnés crièrent contre cette entorse faite à leur vœu de rester paisiblement endormis.

— Mal...

C'était tout ce que ses lèvres fendues, presque soudées par le sang séché, parvinrent à prononcer d'intelligible. Le reste de ses paroles se perdit, se résumant à un borborygme incompréhensible.

— Ne bouge pas, je t'en prie.

La voix lui arriva atténuée, comme si son propriétaire se trouvait à l'autre bout d'une place vide. Morne parvint toutefois à saisir qu'elle appartenait à une femme. Douce, elle le ramena quelques instants en arrière.

*Sa main sur ma peau...*

Était-ce vraiment elle ? Le cœur de Morne se mit à battre la chamade comme celui d'un jouvenceau, propulsant plus de sang encore contre ses tempes souffrantes. A grand peine, il leva les yeux vers l'inconnue.

Des cheveux aux reflets cuivrés encadraient un visage plongé dans les ténèbres.

Toute palpitation s'évanouit dans la poitrine du traqueur.

Mais alors les pupilles de Morne se réhabituaient à la lumière. Des traits naquirent entre les mèches d'or rouge, formant d'abord un visage fin, puis des contours familiers. Deux prunelles vertes lui renvoyaient son image délabrée, au cœur d'un visage juvénile.

*Pauvre imbécile, qu'est-ce tu croyais, hein ?*

— Mara... lâcha-t'il.

La jeune femme se tenait accroupi à ses côtés. Elle s'affairait, plongeant un mince bâtonnet de bois à la tête enveloppée de lin dans un pot à l'odeur forte. Morne suivit son geste des yeux.

— Qui t'attendais-tu à trouver à ton réveil ? Quelque princesse de chanson à la toison d'or et au sein rond ? Navrée de te décevoir, Morne, mais tu n'auras que moi...

Aurait-elle saisi la pointe de dépit qui avait accompagné son prénom qu'elle n'aurait pas réagit différemment.

— J'm'en contenterais, souffla Morne.

Sans douceur, Mara apposa sa baguette sur l'arcade sourcilière droite de son patient, étalant la pommade. Des centaines d'aiguilles grimpèrent à l'assaut de la plaie ouverte, qui achevèrent d'ouvrir tout à fait les paupières de Morne. La douleur lui arracha une grimace crispée.

— Ne fais pas l'enfant. Tu es bien douillet pour un chasseur de dragon.

*Tu le serais aussi si tout un troupeau d'argharak t'était passé dessus au grand galop, ma jolie...*

Il se retint pourtant de lâcher cette pensée à voix haute. Après tout, elle s'occupait de ses blessures. Pourquoi lui refuser le droit de les moquer un peu en échange ? C'était un moindre mal, vu l'état de sa carcasse.

Maintenant que la vue lui était revenue, il eut un aperçu de sa situation. Jeté dans une fosse couverte, le dos contre un mur de glaise, il gisait assis, le cul dans sa propre merde. La faible lueur qui les berçait, Mara et lui, provenait de la trappe ouverte dans le couvercle de bois qui clôturait sa prison. La nuit ne devait pas avoir succédé au faux-jour depuis longtemps. Une échelle de corde avait été jetée, permettant à la jeune femme de le rejoindre dans sa geôle.

Mara se tenait au dessus de lui. Il l'observa en coin, toute absorbée qu'elle était à sa tâche. Il ne lui connaissait pas ce talent de soignante. Elle n'était que délicatesse et précaution. Un doux parfum végétal émanait de son corps. Les yeux du traqueur s'égarèrent sur la courbe gracieuse du cou de la jeune femme, puis glissèrent sur le galbe de sa poitrine.

*En vérité, elle n'est pas si éloignée de la Mara que j'ai connu l'autre soir...* réalisa Morne.

Il ne savait pas alors autre chose que son prénom, lorsqu'il l'avait laissée jouer avec lui. Il pensait alors être à l'abri des regards, après que les ronflements aient envahi la salle basse. La peau nacrée de la jeune femme s'était livrée sous ses lèvres. Il avait caressé avec envie l'arrondi tendre de ses seins...

*Voilà que je délire maintenant. Qu'est-ce que cette foutue donzelle est en train de me faire ?*

*Réveille-toi, Morne, putain, ce n'est qu'une gamine. Elle ne doit être nubile que depuis deux années à peine.*

Mais dieux qu'elle était jolie, murmura une voix dans les tréfonds de son être. Ce sourire mutin et ces formes sentaient l'été à plein nez.

*Elle a dû en avoir des prétendants, là d'où elle vient... Pas étonnant qu'Haedric l'ait gardé pour en faire son jouet.*

Le vieux salopard ne l'avait sans doute pas ménagé. Morne s'avouait toutefois presque convaincu qu'elle devait bien être la seule du cheptel que le souverain des Soeurs Rouges n'avait partagé avec personne d'autre... sauf Morne.

*Pourquoi moi, d'ailleurs ? J'suis pas franchement affreux, d'accord. Mais elles me tombent pas comme ça dans les bras d'habitude, ou alors faut que j'aligne les piécettes...*

Tant bien que mal, il se redressa, et vint cueillir la main d'ivoire de la jeune fille dans la sienne.

— Pourquoi tu fais ça ? C'est probablement pas à cause de ma gueule d'amour. Alors, cause, Mara.

Le baume dont elle usait, malgré son odeur désagréable, faisait déjà un certain effet. Morne n'avait plus l'impression qu'on avait raclé la peau de son corps avec un couteau émoussé. Mara ne tenta pas de se dégager. Elle décréta une pause dans son ouvrage, délaissant son outil de badigeonnage dans le pot de baume. Dans l'épaisse pénombre, Morne n'arrivait pas à distinguer d'expression sur son visage.

— Haedric a décidé de te jeter du haut de la Falaise Pourpre. C'est la peine que tu encours pour avoir déshonoré son hospitalité.

— Et quoi ? Tu veux que je sois présentable pour le grand saut, c'est ça ?

Cette fois-ci, la main tremblante de Mara s'échappa de la paume sèche de Morne. Quelques secondes coulèrent longuement avant qu'elle ne réponde.

— J'ai besoin de toi, Morne.

*Besoin de moi ? Alors ça... Si j'm'y attendais...*

— Pour ?

— Haedric m'a dit que tu venais du continent. Je veux revoir mon père et mes soeurs, Morne. S'il te plaît, il faut que tu m'aides.

Le chasse-terreur leva les yeux vers la voûte de bois. De minces interstices laissaient filer de silencieux doigts de brume qui venaient s'évanouir dans la prison.

— Mara, je suis dans un cul de basse-fosse, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué. Je ne peux pas t'aider. Je ne saurais même pas comment partir d'ici même si j'étais libre.

— J'ai un plan, tu verras.

— Et quand bien même ? Je ne tue pas d'hommes. Moi je chasse les bestiaux, jamais les hommes, tu piges ? De toute façon, je doute que tu ais de quoi payer mes services.

— Tes services ? (Mara s'était cambrée. Sa voix exprimait autant la déception que la colère.) Je pourrais partir seule si je voulais. Mais j'ai besoin de toi pour me guider une fois revenue sur le continent. Je ne t'achète pas, je t'offre de t'évader avec moi.

*Vu sous cet angle...*

Le ton était monté, à tel point que Morne entendit grincer le couvercle de sa cage de terre sous les pas du gardien.

— Mon père est le jarl de Caer Nÿn, reprit-elle plus bas. (Morne se souvint de ce village de pêcheur, à deux jours au nord de Lyserheim.) Es-tu un homme du nord, ou bien as-tu perdu ton sens des valeurs en même temps que ta liberté, Morne ?

Elle faisait référence à une antique loi du nord qui obligeait un homme à porter assistance quel qu'en soit le prix à tout autre membre de son clan. A ceci près que Morne n'avait jamais servi le moindre clan. Toutefois, elle toucha une corde sensible. Il n'était ni un lâche, ni l'une de ces raclures qui devaient ronfler à gorge déployée dans la salle basse.

Les paupières du chasse-terreur se réduisirent à deux fentes jumelles. Il n'aimait pas vraiment se

faire rabrouer par une gamine, si jolie fut-elle. Pourtant, Mara ne s'en laissait pas décompter. Elle défiait Morne de ses prunelles vertes, attendant sa réponse.

*Quitte à crever, autant que ce soit une hache à la main et sur mes deux jambes, plutôt qu'en tentant d'imiter une mouette...*

— Je suis un homme du nord... maugréa-t'il finalement. Et j'espère que ton plan tient la route, ma jolie, parce qu'on aura qu'une seule chance.

Le soulagement de Mara fut palpable.

— C'était donc pour ça que tu m'as ouvert tes cuisses l'autre soir ?

Il n'eut le temps que de voir un éclair filer avant que la douleur cuisante n'envahisse son visage et trouble sa vue. Il la sentit fondre sur lui. Sa bouche fut happée par les lèvres humides de Mara. La douleur explosa dans la bouche de Morne alors ses plaies se rouvraient. Il savait qu'il ne devait pas la laisser l'embrasser, que ça ne les aiderait ni l'un, ni l'autre.

Mais il n'eut pas la force – ou la volonté – de l'écarter. Elle s'enfuit subitement, s'échappant de son étreinte, le laissant seul et vide.

Même l'odeur du baume lui paraissait presque agréable, dès lors qu'il la tenait dans ses bras.

*Foutue donzelle...*